

# Retour de résidence

David Poullard

## Après ma résidence #1, mars 2019

Parcourir les carnets emportés avec moi depuis Marseille. Y repérer les notes et esquisses réparties de-ci de-là. Post-it. Photocopies. Assembler, rassembler, mettre sous pochettes. Étaler. Première vue panoramique sur l'ensemble des idées, envies, qui me peuplent depuis un an. Les observer, les comparer. Les mettre en relation. Nommer chacun. Fusionner certains. Tâtonnements. Nouvelles notes, nouveaux croquis. S'y perdre. Besoin d'en discuter, d'avoir un regard extérieur en qui j'aurai confiance. J'ai confiance en Florence. Nous prenons deux belles heures à discuter de ce que j'ai assemblé. Formuler à quelqu'un d'autre m'aide, précise ce que je cherche. Mettre de côté les idées les moins « parlantes ». Affirmer celles qui au contraire parlent d'emblée, simplement. Commencer à réfléchir à un titre qui me paraîtrait pertinent. Vient *Sur ce*.

## Après ma résidence #2, septembre 2019

De retour. Avec en moi un appétit de travailler énorme. Longtemps que je n'avais pas ressenti cela. Je vais avoir cette fois-ci presque dix jours pleins, entiers, totalement dédiés aux projets pour l'exposition. J'ai libéré mes pensées de tout le reste : commandes, enseignement, vie familiale, vie amoureuse, repliés momentanément. Le temps qu'il faut pour avancer. Premier jour consacré à prendre possession du bel atelier que l'on m'a réservé, le 1, grand, presque un carré. J'y étale mes choses. Vue panoramique sur l'intérieur de mon crâne. Géniale sensation.

Je commence par les *Signes au sol*, issus de mon observation des marquages signalétiques en zones urbaines, déjà réalisés pour mon exposition *Y ci où vers* à Grenoble, en 2018. Signes découpés dans du vinyle de sol. Blanc, jaune, noir. Heureux de voir réapparaître ces personnages. Quand bien même fripés, ondulés, du fait d'être restés trop longtemps stockés roulés. Étrange, une flèche qui ondule. Je laisse ces choses retrouver leur platitude.

Je compose deux tables : l'une recevant l'ensemble des dossiers, chacun correspondant à une idée. Deux familles d'idées, moitié-moitié ou presque : avec texte et hors-texte, comme nommées avant de venir. Prendre un dossier, l'isoler sur la seconde table, m'y concentrer : nouveaux croquis, nouvelles notes, d'éventuelles esquisses plus poussées. Replacer le dossier parmi les autres, le voir résonner, ou non, avec les autres. Repérer ce qui ne fait pas écho, le cacophonique, le son de trop ou

redondant. Supprimer. Fusionner. Inventer. Toujours tenter de nommer. Nommer m'aide. Le verbe s'impose vite : besoin de qualifier l'action que j'engage à travers telle ou telle piste. La mienne vis-à-vis de l'objet, ou celle que j'invite le public à mener. Les choses trouvent leur place, jouent entre elles, composent, « parlent » une même langue, en voix diverses.

Autre action cruciale pour moi : me mettre à l'épreuve de l'échelle. Passer de l'esquisse réduite à une dimension concrète. Je récupère de grands morceaux de carton dès les premiers jours que j'utilise quotidiennement « pour voir », « pour sentir ». La piste des *Non-alignés* trouve les dimensions que j'avais en tête : l'évidence de l'échelle 1/1, celle de la rue, celle du milieu d'où j'ai puisé l'idée. Les signes feront la taille d'un humain, les éléments mobiles celle des plaques que l'on trouve au sol : égout, réseau, etc. Manipuler, me déplacer autour, entre, m'approcher, me reculer. Réaliser un premier signe, puis un second. Tester des dispositions. Métisser les éléments. Voir. Comprendre. Discuter avec l'équipe, avec les visiteurs, et notamment — cruciale présence — avec Romuald, de dimensions, de procédures techniques, de temps de réalisation, de coûts, etc. Contraintes jubilatoires, qui me font toucher du doigt un aboutissement possible à ce qui n'était jusqu'alors que de fragiles vues de l'esprit.

Tester d'autres idées. Y renoncer pour partie. Puis, réfléchir au temps qu'il me reste et décider de ne pas m'affronter pour le moment aux *Chemins de lus*, qui

me semble un projet encore un peu fragile. Peur d'un découragement subit en pleine euphorie productrice. Je me concentre sur « ce qui va ».

Autre étape importante durant cette semaine de résidence : profiter des temps de fermeture de l'exposition actuellement en cours dans la petite galerie pour disposer l'ensemble des signes au sol en vinyle dans le premier espace. Besoin de vérifier une intuition : l'usage de la série de crochets qui servait autrefois à accrocher les morceaux de viande, et qui est toujours en place. Une douzaine de crochets. J'y « accroche » les signes les plus grands. Les plus petits posés au sol, en dessous. Joie : l'ensemble me paraît fonctionner. Plus que jamais dirais-je. Ici (plus qu'à Grenoble où ce projet avait déjà été montré) les signes sont accrochés perpendiculairement au mur, dans l'axe des crochets saillants, et cela change totalement leur présence : les volumes qu'ils constituent sont plus marqués, leur « chute » plus étonnante. Et, n'échappant pas l'histoire du lieu, on voit là des carcasses ou peaux de bêtes. Ces signes au sol deviennent ici d'étranges animaux, morts. À animer par le public. Derniers jours avant de repartir. Pour finir, l'envie de faire avancer les idées de livres que j'avais esquissées. Une dizaine. Certains résultant de projets qui initialement devaient être des pièces à part entière, mais qui n'ont pas trouvé leur place et/ou leur forme

plastique. Le livre comme un refuge, un lieu bienveillant où l'idée peut se poser, se reposer, en attendant d'être peut-être réinvestie dans une autre forme, un autre espace. Je kidnappe l'imprimante laser noir du bureau des techniciens. Je vole une ramette de papier, et durant deux jours je « tombe » les ébauches de ces ouvrages. Certains ne résistent pas, trop faibles, pas assez pertinents au regard de l'ensemble des autres projets que je compte présenter. Mais d'autres trouvent leur place. Notamment toute une série autour des contre-vérités : affirmation — par l'injonction du livre, de son titre, de ses textes, de ses formes — d'une aberration, d'un mensonge. Fausses additions, quantification, géométrie, etc. Cela m'intéresse. Une subversion qui me semble avoir ici sa place. Une proposition politique au fond : affirmer le « faux », et en contre-forme l'ouverture au questionnement du « vrai ». Se dire qu'une certitude, même la plus incontestable a priori, mérite d'être interrogée. Et cette belle phrase de Flaubert qui souvent me revient « [...] Tout ce que l'on invente est vrai, sois-en sûre », dans Madame Bovary il me semble. Départ imminent. Sentiment d'avoir beaucoup avancé. Confiance — chose très rare me concernant — en ce qui va advenir. Sentiment de ne pas me tromper totalement. Le titre *Contre-ordre* m'aura guidé, et je pense commencer à lui répondre de manière juste.

Impatient de revenir.